

Zeitschrift:	Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber:	Adolphe Henn
Band:	4 (1897)
Heft:	4
Artikel:	W.-A. Mozart, enfant à Genève, en 1766 : voyages artistiques du jeune musicien à Vienne, Paris, Londres, en Hollande et en Suisse [à suivre]
Autor:	Kling, H.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068426

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE

IV^e ANNÉE

18 Février 1897.



W.-A. Mozart, enfant

A GENÈVE, EN 1766

Voyages artistiques du jeune musicien à Vienne, Paris, Londres, en Hollande et en Suisse¹.

Le soir du 12 novembre 1762, à l'issue du cercle de la cour que tenait à Schönbrunn l'empereur François I^r et son illustre épouse l'impératrice Marie-Thérèse, régnait une grande effervescence parmi les dames et les cavaliers de la suite de leurs majestés.

Il y avait de quoi!

En effet, au moment de congédier leurs hôtes habituels, l'impératrice avait dit : « A demain soir, que personne ne manque, car, comme vous le savez, nous entendrons pour la première fois les deux enfants du capellmeister Mozart de Salzbourg; le bruit de leurs exploits artistiques a pénétré jusqu'à Vienne, et notre fidèle chancelier de Bohême, le comte de Palfy, qui les a entendus à Linz, nous a donné une description tellement enthousiaste qu'elle a excité toute notre curiosité.

C'est sur ces mots que la brillante compagnie s'était séparée pour se retrouver le lendemain soir, 13 novembre, au grand complet dans le salon de réception impérial.

A l'heure ponctuelle le chambellan annonçait à haute voix M. Mozart et ses deux enfants : leur entrée fut un événement pour toute la haute voile viennoise.

Au milieu du salon, Marie-Thérèse était assise sur une espèce de trône, ayant à sa droite son époux l'empereur François I^r, et à sa gauche les princes et les princesses leurs enfants; le fond était occupé par la cour.

L'empereur, se détachant du groupe, vint au devant de la famille musicienne et, prenant le

¹ Conférence faite à l'Aula de l'Université, le mercredi 25 novembre 1896.

petit Mozart par la main, l'amena devant Marie-Thérèse.

— Ah! voilà donc ce petit pianiste-virtuose dont on nous raconte tant de merveilles?

— Oui, Majesté, répondit le bambin sans se déconcerter, je suis petit il est vrai, mais très désireux de vous donner une idée de mon savoir-faire.

A ces mots, qui furent dits avec un accent de franchise enfantine, les deux augustes interlocuteurs se mirent à rire, et l'impératrice reprit : — Es-tu si certain de ton affaire? prends garde, il y a ici beaucoup de connaisseurs lesquels sauront te juger!

Le petit pianiste regardait autour de lui et ayant examiné attentivement le groupe de dames et de cavaliers, il secouait la tête, disant : non, il n'y a parmi eux personne qui me semble se connaître en musique.

— Et pourquoi? demanda l'impératrice.

— Oh! je le vois bien, Majesté, ils ont tous des figures trop raides!

Marie-Thérèse riait aux éclats et toute la cour fit de même.

— Attends, petit bonhomme, répartit l'empereur, si tu n'as pas de confiance en l'appréciation de ces dames et messieurs, qui veux-tu que ce soit?

— Majesté, faites appeler votre maître de chapelle Wagenseil¹, celui-là s'y connaît.

On se rendit à son désir, et lorsque le maître fut venu se placer auprès de lui : Monsieur, lui dit Wolfgang, je joue l'un de vos concertos. Veuillez, je vous prie, me tourner les pages!...

Lorsqu'il eut fini, toute la cour était émerveillée.

¹ Selon Fétis, Wagenseil (Georges Christophe, claveciniste et compositeur) naquit à Vienne en 1688, et mourut à l'âge de 92 ans, vers la fin de 1779. S'il en était ainsi, Wagenseil serait mort à l'âge de 81 ans.

D'après Hugo Riemann, Wagenseil est né à Vienne en 1717 et mort dans cette ville le 1^r mars, 1779, âgé de 62 ans.

Lequel des deux biographes a raison? Wagenseil fut le maître de musique de l'impératrice Marie-Thérèse. Compositeur très fécond, il a laissé une grande quantité d'œuvres diverses pour clavecin, orchestre, etc.

lée, et les compliments pleuvaient de toutes parts, mais le jeune Mozart, très modeste et ne connaissant rien des règles de l'étiquette, sautait sur les genoux de l'impératrice et l'embrassait comme une vieille amie.

Après cette soirée mémorable, où le jeune musicien avait donné des preuves multiples de ses facultés musicales extraordinaires, la famille Mozart comblée de cadeaux et de prévenances de toutes sortes, s'en retournait à Salzbourg pour se préparer au grand voyage artistique, dont Paris et Londres devaient être les grandes étapes.

Au siècle dernier, la position sociale et artistique des virtuoses n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Ils n'avaient pas alors la publicité organisée de nos jours et non plus un public dans le sens exact du mot. Les virtuoses ne pouvaient guère se faire entendre que devant des souverains ou dans les salons de l'aristocratie, qui seuls pouvaient payer leur talent; mais, de ce côté, bien souvent des grandes déceptions les attendaient. On comprend dès lors tout ce qu'il y avait de précaire dans la vie artistique d'un virtuose de ce temps, et que sans grandes recommandations ainsi que des lettres d'introduction auprès de grands personnages, il n'y avait que peu de chance de réussite pour faire fortune.

La famille Mozart se composant du père, de la mère et de leurs deux enfants : Marianne, excellente pianiste, âgée de onze ans, et de Wolfgang, âgé de sept ans, ce dernier, pianiste, organiste, compositeur et improvisateur hors ligne, un phénomène musical en un mot se mit, dans les premiers jours du mois de juin 1763, en route pour un voyage à travers l'Allemagne d'abord, puis en passant par Coblenz et Aix-la-Chapelle, la famille Mozart parvint à Bruxelles. Elle s'y arrêta quelques jours et partit enfin pour Paris, où elle arriva le 18 novembre. Une simple lettre remise au père Mozart par la femme d'un négociant à Francfort, le servit mieux que toutes les autres nombreuses lettres d'introduction pour la cour et la ville. Cette missive était adressée à « Monsieur Grimm, homme de lettres et secrétaire de Monseigneur le duc d'Orléans ».

Le baron Grimm, l'ami de Jean-Jacques Rousseau, lui accorda immédiatement sa protection et lui procura ensuite celle du baron d'Holbach, du comte de Tessé, du duc de Chartres et de la comtesse de Clermont. La famille Mozart fut invitée à se rendre à Versailles et eut l'honneur d'être présentée au roi Louis XV.

Dans une lettre que Grimm adressait à cette époque à un haut personnage de l'Allemagne, avec lequel il entretenait une correspondance ré-

gulière, il donne une idée exacte de l'impression que produisirent les enfants Mozart à Paris.

Cette lettre est ainsi conçue :

« Paris, 1^{er} décembre 1763.

« Les vrais prodiges sont assez rares pour qu'on en parle lorsqu'on a l'occasion d'en voir un. Un maître de chapelle de Salzbourg, nommé Mozart, vient d'arriver ici avec deux enfants de la plus jolie figure du monde. Sa fille, âgée de onze ans, touche le clavecin de la manière la plus brillante; elle exécute les plus grandes pièces et les plus difficiles avec une précision à étonner. Son frère, qui aura sept ans au mois de février prochain, est un phénomène si extraordinaire qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles. C'est peu pour cet enfant d'exécuter avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles, avec des mains qui peuvent à peine atteindre les sixtes; ce qui est incroyable, c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et là, s'abandonner à l'inspiration de son génie et à une foule d'idées ravissantes qu'il sait encore faire succéder les unes aux autres avec goût et sans confusion.

« Le maître de chapelle le plus consommé ne saurait être plus profond que lui dans la science de l'harmonie et des modulations qu'il sait conduire par les routes les moins connues mais toujours exactes. Il a un si grand usage du clavier qu'on le lui dérobe par une serviette qu'on étend dessus et il joue sur la serviette avec la même vitesse et la même précision.

« C'est peu pour lui de déchiffrer tout ce qu'on lui présente; il écrit et compose avec une facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher du clavecin et de chercher ses accords. Je lui ai écrit de ma main un menuet et je l'ai prié de mettre la basse au-dessous; l'enfant a pris la plume et, sans approcher du clavecin, il a mis la basse à mon menuet. Vous jugez qu'il ne lui coûte rien de transposer et de jouer l'air qu'on lui présente dans le ton qu'on exige; mais voici ce que j'ai encore vu et qui n'est pas moins incompréhensible. Une femme lui demanda l'autre jour s'il accompagnerait bien d'oreille et sans la voir, une cavatine italienne qu'elle savait par cœur; elle se mit à chanter. L'enfant essaya une basse qui ne fut pas absolument exacte, parce qu'il est impossible de préparer d'avance l'accompagnement d'un chant qu'on ne connaît pas; mais, l'air fini, il pria la dame de recommencer, et, à cette reprise, il joua non seulement de la main droite tout le chant de l'air,

mais il mit, de l'autre, la basse sans embarras; après quoi il pria dix fois de suite de recommencer et, à chaque reprise, il changea le caractère de son accompagnement; il l'aurait fait répéter vingt fois si on ne l'avait fait cesser. Je ne désespére pas que cet enfant ne me fasse tourner la tête si je l'entends encore souvent; il me fait concevoir qu'il est difficile de se garantir de la folie en voyant des prodiges. Je ne suis plus étonné que saint Paul ait eu la tête perdue après son étrange vision. Les enfants de M. Mozart ont excité l'admiration de tous ceux qui les ont vus. L'empereur et l'impératrice-reine les ont comblés de bontés; ils ont reçu le même accueil à la cour de Munich et à la cour de Mannheim. C'est dommage qu'on se connaisse si peu en musique dans ce pays-ci. Le père se propose de passer en Angleterre, et de ramener ensuite ses enfants par la partie inférieure de l'Allemagne. »

Comblée de la faveur de toute la famille royale et de la cour, la famille Mozart eut un immense succès à Paris. Le petit Wolfgang ayant été admis à la table chez la marquise de Pompadour, il voulut aussi embrasser la maîtresse du roi, comme il l'avait fait bien des fois avec l'impératrice Marie-Thérèse; mais la dame ayant refusé, il s'écria: « Qu'est-ce donc que cette personne-là? elle ne veut pas me permettre de l'embrasser, lorsque l'impératrice elle-même m'a embrassé! »

Pendant leur séjour à Paris, le portrait de toute la famille Mozart fut gravé. Un amateur poète leur adressait les vers suivants :

Paris 1764.

Sur les enfants de M. Mozart.

Mortels chéris des dieux et des rois,
Que l'harmonie a de puissance!
Quand les sons modulés soupirent sous vos doigts,
Que de finesse et de science!
Pour vous louer on n'a que le silence.
Avec quel sentiment le bois vibre et frémit!
Un corps muet devient sonore et sensible;
A vous mortels heureux est-il rien d'impossible!
Tout, jusqu'au tact, en vous a de l'esprit.

Le 10 avril 1764, Léopold Mozart s'embarqua à Calais, avec sa famille, pour se rendre à Londres. Il arrivèrent dans cette ville le 22 du même mois. Déjà le 27 avril, les enfants furent invités à se rendre à la cour pour se faire entendre devant le roi et la reine et où Wolfgang eut l'honneur de jouer sur l'orgue du roi.

Tout le monde était dans l'enchantement, une grande partie des connaisseurs estimaien son jeu

de l'orgue beaucoup plus que son exécution sur le piano.

Le roi Georges III, de même que la reine Sophie-Charlotte, s'intéressaient beaucoup à la musique; le roi était connaisseur et grand admirateur des œuvres de Händel, la reine possédait une jolie voix et jouait agréablement le piano.

On conçoit aisément que l'accueil que Mozart obtint dans cette cour fut des plus brillants.

Le roi présentait à « l'invincible » Wolfgang des morceaux de Bach, Händel, etc. A première vue, il accompagnait un air chanté par la reine; enfin, il improvisait sur une simple partie de basse d'un arioso de Händel, toute une ravissante fantaisie.

Le 24 juillet 1765, la famille Mozart s'éloigna de Londres; débarquée à Calais, elle visita les villes principales de l'Artois et de la Flandre française, puis se rendit en Hollande.

Arrivés à la Haye, Wolfgang et sa sœur furent admis à se faire entendre devant le prince et la princesse d'Orange.

Au mois de mai 1766, la famille Mozart se mit en route pour retourner à Salzbourg, en passant par Paris.

H. KLING.

(A suivre.)



CHRONIQUES



ENÈVE. — Au cours de la dernière quinzaine, les concerts se sont succédé drus et serrés; nous sommes gâtés, comblés. Aussi pour éviter toute confusion allons-nous procéder par ordre chronologique. Le premier en date est la deuxième séance de musique de chambre du Trio Bachmann-Briquet-Decrey, avec le concours de M^{me} Satchenko-Sakoune, cantatrice russe. Cette séance était exclusivement consacrée à la musique slave, tentative non sans danger, car le premier mérite de cette musique est d'être foncièrement originale, et l'originalité ne vaut que par le contraste; l'uniformité de teinte est l'écueil de tous les Festivals, auditions d'œuvres d'un seul compositeur, concerts consacrés à une musique nationale quelconque. Dans le concert qui nous occupe le contraste n'était cependant pas absent, mais il était représenté par trois œuvres de Rubinstein, compositeur russe de naissance, mais dont la musique ne se rattache que vaguement à ce qu'il est convenu